

Christophe Gallaz
journaliste, écrivain

**de
biais**

Prison(s)



«Prison, l'intolérable hier et aujourd'hui». C'est sous cet intitulé qu'a lieu dès ce mercredi 19 mars, en divers lieux de la région lausannoise, une suite de débats, de tables rondes, de projections cinématographiques, de représentations théâtrales et d'expositions qui permettront au public d'affiner sa perception de la réalité carcérale.

Ces journées sont placées sous le signe et dans le souvenir du philosophe français Michel Foucault, disparu voici tout juste trente ans, dont la publication de l'ouvrage «Surveiller et punir» avait sidéré l'opinion tant il lui révélait la violence alors insoupçonnée de l'univers carcéral – je parle ici de sa violence institutionnelle et quasiment machinale.

Mises sur pied par de nombreux milieux alertés par la disparition de Skander Vogt, mort en mars 2010 dans l'incendie de sa cellule aux Etablissements pénitentiaires de la plaine de l'Orbe (EPO), notamment par le Groupe Infopri-

sons, elles vont tenter de répondre à quelques interrogations majeures. Par exemple: qu'a révélé ce drame du monde des prisons? Comment éviter qu'il se reproduise? Et plus largement, quel regard

faut-il poser aujourd'hui sur la sanction pénale, le monde pénitentiaire et la difficulté qu'il éprouve à se remettre en question? Et plus largement encore, que disent, de nos sociétés actuelles, les mécanismes disciplinaires en usage et le contrôle social qu'ils attestent?

C'est à la lecture de ce programme très étoffé que m'est revenue la figure du philosophe anglais Jeremy Bentham, né le 15 février 1748 à Londres et mort dans cette même ville le 6 juin 1832, qui avait mis au point un nouveau type d'architecture carcérale – d'ailleurs précisément analysé par Michel Foucault dans son livre «Surveiller et punir».

L'idée de cette structure essentielle-

ment circulaire, que Bentham avait lui-même qualifiée de «panoptique», était en effet novatrice et même annonciatrice. Elle devait permettre à un seul individu d'observer tous les prisonniers sans que ceux-ci pussent percevoir la surveillance dont ils faisaient l'objet. Ce qui les imprégnerait, selon le philosophe, d'un «sentiment d'omniscience invisible».

Eh bien c'est exactement, me suis-je dit dans la foulée, où nous en sommes tous aujourd'hui. La liste est accablante des surveillances quotidiennes dont chacun d'entre nous fait l'objet sans le savoir et surtout sans beaucoup s'en inquiéter. A la prison officielle qui fut le dernier décor de Skander Vogt correspond en effet la prison informelle, immatérielle ou non, où nos propres trajectoires personnelles se déroulent au quotidien.

On peut détailler les «couches» successives de cette surveillance qui nous vise en permanence. La plus notoire et la plus apparente est évidemment constituée par d'innombrables infras-

tructures dédiées à l'observation pure de la Cité, comme celle des caméras filmant le flux des automobilistes ou celui des voyageurs métropolitains.

Et la plus discrète ou même la plus occulte, c'est la «couche» de surveillance que chaque Suisse exerce à l'endroit de ses concitoyens, dans le cadre d'une extraordinaire autorégulation collective suggérée par la culture ambiante du consensus politique et du confédéralisme. Qui n'a gardé dans sa mémoire le souvenir d'un aimable voisin venant lui-même faire la police pour remettre à l'ordre quiconque a déposé son sac-poubelle sur les trottoirs hors des heures prévues?

Entre ces deux extrêmes s'étagent des «couches» moins anecdotiques, ou plus subtiles. Dans la sphère du travail, par exemple, la prison matérielle de Skander Vogt prend la forme raffinée des pressions déployées par l'organigramme sur chacun, en termes de performance et de vitesse obligatoires sous peine de licen-

ciement brutal – lui-même signifié sans la moindre forme d'humanité, comme si les circuits de la décision s'étaient mécanisés dans les entreprises.

L'architecture civile s'érige elle-même, parfois, en miroir de cette évolution. Le Rolex Learning Center, bâtiment de grande ampleur établi sur le site de l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne, est de cette sorte. Pas de plancher plane et des vitrages prodigieux, qui produisent le sentiment de n'être ni vraiment dedans, ni dehors non plus. D'être partout, en somme, ou dans un nulle part voulu comme tel.

Et dans cette absence de murs, être forcément tous d'accord. Ne pas s'écarter de l'ensemble institué par les autres. Ne pas être dissident, pour se joindre d'autant mieux sous l'égide du progrès. Et pouvoir observer tous ses congénères en un seul coup d'œil ou presque. Comme qui donc l'avait imaginé, déjà? Notre ami Bentham. Sacré visionnaire.